

MÉMORIAL de SAINT-CLOUD

||

•

Georges WEULERSSE

Camille MÉLINAND

•

*Edité par la Société Amicale
des Anciens Elèves
de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud*

•

Janvier 1953



Georges WEULERSSE

Georges WEULERSSE

(1874-1950)

Professeur de Géographie à l'E. N. S. de Saint-Cloud
de 1909 à 1937

POUR avoir survécu aux meilleurs, la tâche est étrange et triste de dire successivement adieu à ses compagnons de route et la disparition de Georges Weulersse n'est pas le moindre de mes chagrins. Je feuillette les longues lettres qu'il m'écrivait depuis que l'Océan était entre nous, ces pages nombreuses couvertes de son écriture fine et rapide, si difficile à lire, et je revois l'homme, maigre, de taille moyenne, alerte, portant la barbe et portant lorgnon, le visage expressif et mobile, l'abord cordial et franc. Peu de caractères ont été plus séduisants et l'on parlerait de son charme si le mot convenait à une nature aussi virile. On était attiré par sa spontanéité juvénile, son entrain, son optimisme, son activité inlassable. Pour peu qu'on le connût mieux, on était conquis par sa droiture, une espèce de transparence d'âme — transparente comme ses yeux bleus — qui donnait la certitude d'un commerce sûr. On était conquis aussi par sa modestie : « Jamais,

écrit un témoin de sa vie, je ne lui ai vu faire un geste réclamant l'admiration ou même l'attention d'autrui. Il allait tout droit dans la vie comme si ne s'ouvrait devant lui qu'une seule voie, l'étroit chemin du devoir. »

*
**

Il était né à Paris le 18 avril 1874 et sa jeunesse s'était écoulée rue Dugommier, dans le XII^e arrondissement. Son père était agent de l'octroi. Sa famille était briarde et c'est à Faremoutiers, à Coulommiers qu'il passait en partie ses vacances, près de ses oncles et de ses tantes. Enfant laborieux et assez solitaire, il n'avait pas de frères. Sa sœur, qui devint institutrice, avait douze ans de plus que lui. Les humbles travaux ne le rebutaient pas. Dans les loisirs que lui laissait le lycée il aidait sa mère aux soins du ménage.

Une intelligence vive, une grande puissance de travail, une forte culture allaient permettre au garçonnet de la rue Dugommier d'accéder à l'élite intellectuelle du pays. Au Lycée Charlemagne, où il était élève boursier, il réussissait aussi bien en littérature qu'en sciences, et hésita entre Polytechnique et la Rue d'Ulm. Il opta pour l'Ecole Normale où il entra en 1894 après avoir achevé son année de service militaire. C'est alors que s'exercèrent sur lui les influences décisives.

Celle de son oncle d'abord, Georges Renard, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, puis au Collège de France, qui, dès 1891, lui avait ouvert le monde intellectuel et socialiste de l'époque ; celle de Lucien Herr, le bibliothécaire de l'Ecole Normale Supérieure, dont l'action sur de nombreuses promotions est bien connue ; celle de ses camarades de la Turne Utopie à laquelle il appartenait avec Charles Péguy et Albert Mathiez ; celle des événements enfin. C'était le temps de l'affaire Dreyfus et la Turne Utopie prit parti avec enthousiasme pour la tolérance et la justice. La jeunesse actuelle ne sait plus combien fut profonde et persistante l'action de cette crise sur nos générations.

Serait-il philosophe ou historien ? L'influence de son oncle, celle des événements, l'entraînèrent vers la socio-

logie et l'agrégation d'histoire, où il fut reçu premier en 1897.

Il avait peu voyagé jusqu'alors et il avait déjà dix-sept ans quand son oncle lui fit connaître les rivages de la Manche. Après son agrégation il fut nommé au Lycée de Toulon, où il préparait à l'Ecole Navale. Dès l'année suivante il obtenait l'une des premières bourses de voyage autour du monde fondées par Albert Kahn. Son périple dura deux ans, consacré surtout aux Etats-Unis et à l'Extrême-Orient. D'Extrême-Orient, il rapporta la matière de deux livres : « La Chine ancienne et moderne » et « Le Japon d'aujourd'hui ». Il parcourut lentement, pendant dix mois, les Etats-Unis, qui prélaient à la vie puissante du dernier demi-siècle. Pour un pareil homme, sociologue avant tout, cette ouverture sur les milieux humains les plus divers fut un enrichissement prodigieux.

Rentré en France, il succéda à L. Gallouédec au Lycée d'Orléans. Ce fut le temps où sa personnalité, déjà affirmée, s'assouplit sous une influence qui lui donna sa physionomie définitive. Son oncle l'avait mis en relations avec Alphonse Darlu, universitaire d'une haute distinction d'esprit, professeur de philosophie au Lycée Condorcet, aux E. N. S. de Fontenay-aux-Roses et de Sèvres, puis Inspecteur général. En 1901, Georges Weulersse épousa l'une de ses filles. Dans ce milieu nouveau, il subit l'influence de la philosophie libérale et spiritualiste de son beau-père. L'action de son oncle G. Renard, doctrinaire socialiste entier et intransigeant, en fut atténuée d'autant. « Ses opinions, dit son fils aîné, évoluèrent peu à peu, se rapprochant des modes de vie et de pensée de ma mère et de sa famille. » Désormais, ayant fait le tour des problèmes fondamentaux et affermi sa position intellectuelle et morale, Georges Weulersse restera tel que nous l'avons connu. Le cadre de sa vie universitaire se fixait, lui aussi. Nommé à Paris au Lycée Carnot en 1907, il était appelé à Saint-Cloud par Albert Pierre en 1909 et ne devait plus quitter ces deux établissements jusqu'à sa retraite.

Cette nomination à Saint-Cloud allait interrompre pour longtemps une recherche qui avait absorbé ses loisirs depuis son retour de voyage, et pour laquelle il avait même pris un an de congé. Plus que jamais attiré par la sociologie, il avait entrepris un vaste travail sur les Physiocrates au XVIII^e siècle. Les deux forts volumes qu'il en tira et qu'il présenta en 1910 à sa thèse de doctorat imposèrent son nom au monde savant. Dans la Revue de Synthèse historique, René Girard écrivait :

« Ce qu'un ouvrage comme le sien représente d'efforts d'érudition, de lectures, de persévérance dans une tâche souvent ingrate, de recherches longues et minutieuses, tous ceux qui ont eu l'occasion de toucher d'un peu près aux Physiocrates ou d'aborder les questions si complexes de l'histoire économique du XVIII^e siècle s'en rendront aisément compte... L'ouvrage de M. Weulersse constitue pour l'histoire économique du XVIII^e siècle une œuvre capitale, tant par le remarquable effort de synthèse qu'il représente que par les très nombreuses précisions de détail et les vues nouvelles qu'il apporte sur bien des points. »

La thèse abandonnait l'étude du mouvement physiocratique en 1770, mais Georges Weulersse s'était donné pour tâche de la poursuivre jusqu'à la Révolution. Sa nomination à Saint-Cloud lui en ôta le loisir et c'est seulement en 1937, quand il fut à la retraite, qu'il put se remettre au travail. « Ces pauvres physiocrates, m'écrivait-il, ont été proprement les victimes de l'E. N. S. de Saint-Cloud qui m'a fait, pendant trois décades, sacrifier l'histoire économique et sociale à la géographie. Je ne regrette rien, mais j'ai hâte d'apporter la dernière main à l'ensemble du manuscrit pour être un peu tranquille... A Aix, à Saint-Leu, à Paris, j'y ai travaillé pendant quatre ou cinq ans... De 1770 à 1789 il y aura trois volumes de 400 pages environ chacun. J'attends les épreuves du tome II (qui doit paraître avant les autres), intitulé « Les Physiocrates sous les ministères de Turgot et de Necker — 1774-1781 ». Le tome I doit aller de 1770 à 1774 et le troisième de 1781 à 1789, avec un Epilogue sur l'influence des « Economistes » pendant la première phase de la Révolution (1789-1792), que doit publier une Revue. Je compte beaucoup

sur le public savant des Etats-Unis pour assurer une diffusion convenable de l'ouvrage. Mais il faudrait que Dieu me prête environ trois ou quatre ans encore pour que je puisse voir imprimer la dernière page du dernier volume. En tout, avec quarante ans d'intervalle, cela représente bien 2.500 pages in-8". »

Cette lettre est du 31 décembre 1949. Il eut le temps de corriger les épreuves du tome II, avant de mourir sept semaines plus tard. Ce tome va paraître aux Presses Universitaires grâce à une subvention du Centre National de la Recherche Scientifique. Les manuscrits des tomes I et III sont entre les mains de son fils aîné, prêts pour l'impression, mais attendent un mécène pour être publiés. Quant aux deux volumes de la thèse, ils sont épuisés. Une pareille œuvre est une introduction monumentale à toute l'économie politique moderne.

*
* *

L'abandon, pendant près de trente ans, d'une si grande tâche suffit à faire comprendre quelle place tint dans la vie de Georges Weulersse son enseignement à Saint-Cloud. Il y consacra tout son temps avec l'honnêteté scrupuleuse qui était la sienne : « Il s'intéressait énormément à cet enseignement supérieur et rentrait toujours fort tard de ses cours, oubliant l'heure du déjeuner familial », écrit son fils Louis. J'ose à peine évoquer ici ce que fut son enseignement tant je suis assuré que ses élèves des vingt-cinq promotions qui ont précédé et suivi la guerre de 1914 n'ont pu l'oublier. Si ses auditeurs furent parfois déconcertés par sa mémoire implacable, son immense érudition, son goût du détail minutieux et précis, ils ont compris que cet effort constant pour cerner la vérité au plus près était une leçon. Ils n'ont pas oublié non plus le charme et le profit des excursions qu'il dirigeait avec une bonhomie si amicale, attentif à tout, jamais rebuté par les intempéries ou les distances, ses jarrets d'acier lassant les plus robustes. Pas davantage ils n'ont oublié que, grâce à lui, le Cercle des Boursiers du Tour du Monde, au bord de la Seine, à Boulogne, les accueillait et offrait à leur

curiosité sa bibliothèque, ses prodigieuses collections de photographies et de films assemblées de tous les points du monde, la série de ses jardins qui allait de la forêt vosgienne à l'authentique jardin japonais. Sans doute parce qu'il se souvenait de ses origines et mesurait les répercussions de son enseignement dans un pareil milieu, Georges Weulersse adopta notre école comme sienne, de façon irrévocable, et vint jusqu'à sa mort s'informer périodiquement auprès de notre ami H. Canac du destin des élèves et de la maison. Il était très fier de son développement et m'en parlait encore dans sa dernière lettre : « Les rêves de Pécaut et d'Auriac se réalisent, toute la colline se couvre d'installations neuves. »

*
* *

On ne connaît pas tout l'homme pour avoir fait le tour du champ de son activité intellectuelle et, s'il en était besoin, ces lignes de Mlle Darlu (1) suffiraient à nous mettre en garde :

« A ceux qui eurent le rare privilège de pénétrer jusqu'à l'âme secrète — oh ! combien secrète ! — de Georges Weulersse, il fut donné de découvrir avec surprise que le ressort de cette rare maîtrise de soi, de ce calme courage, ce furent deux passions aussi contenues, aussi ardentes l'une que l'autre, l'amour conjugal et l'amour de la patrie. Et comme, heureusement pour lui, ces deux passions ne s'opposèrent jamais, il put les servir d'un même cœur, au-delà de la mort, au-delà de la défaite, avec la même tenace, admirable fidélité. »

Nous sommes ainsi introduits à la fois dans l'intimité familiale et dans la région des sentiments profonds. C'était là un domaine réservé dont il parlait peu, mais où il vivait avec le plus d'intensité. Dans le groupe de parents et d'amis sûrs qui évoluait autour de lui, de sa

(1) Mademoiselle Jeanne Darlu, professeur agrégé des Lettres, en retraite, vivait au foyer de sa sœur et de son beau-frère.

femme et de ses fils, les personnalités éminentes étaient nombreuses. Parmi elles, outre Alphonse Darlu, il en est deux qui semblent avoir été associées de fort près à sa vie intellectuelle. Il s'agit d'abord de son beau-frère Elicio Colin, Directeur de la Bibliographie internationale de Géographie à laquelle il travailla pendant plus d'un quart de siècle et pratiquement jusqu'à sa mort. « Il avait à un mois près le même âge que moi, écrit Georges Weulersse, et, spirituellement, nous avons vécu en frères : je n'ai jamais eu d'autre frère. » Elicio Colin s'était retiré en Bretagne, où il eut à souffrir de la Gestapo, et mourut quelques semaines seulement avant son beau-frère. « Il faut aussi évoquer la figure si attachante de Raphaël Périé. Longtemps Inspecteur d'Académie à Blois, les milieux universitaires le connurent comme auteur de « l'Ecole du Citoyen ». Il était un très ancien ami d'Alphonse Darlu. Sans descendance, il avait adopté comme neveux et nièces les « quatre petits Darlu » et pendant plus de cinquante ans sa femme et lui vinrent chaque été rejoindre la famille dans ses divers séjours de vacances. D'une curiosité jamais lasse, lettré érudit, excellent connaisseur des choses de la nature, Raphaël Périé fut pour les enfants une Providence. » Sous la direction du « Père fourmi » ces petits citadins s'initiaient avec ravissement aux merveilles des champs et de la montagne et respiraient un air nouveau. Pour Georges Weulersse, il fut un partenaire incomparable dans des causeries étincelantes où des sujets d'une diversité étonnante étaient abordés. Non qu'ils fussent toujours d'accord. Raphaël Périé avait évolué vers un pacifisme absolu ; par contre, Georges Weulersse, pour avoir parcouru le vaste monde, avait acquis un sens trop aigu de ce que la France représentait dans la civilisation générale pour accepter que son destin fût sacrifié à des chimères. De là des discussions passionnées, interminables, auxquelles Mme Weulersse mettait fin en souriant : « Allons, mes amis, à table, vous n'arriverez jamais à vous entendre. » Le miracle de l'amitié fut que ces querelles ne furent jamais suivies de refroidissement. Durant l'angoisse de Munich, ce fut Georges Weulersse qui alla « comme un fils, recueillir le dernier et calme soupir de son vieil ami. »

Mme Weulersse était au centre de toute cette activité, mais comment parler d'elle sans avoir le sentiment d'alerter la pudeur ombrageuse du disparu ? Lui seul aurait pu dire ce que fut cette femme courageuse, intelligente et cultivée qui lui donna trente-cinq ans de bonheur. En son absence, seuls ses fils pourraient évoquer une mémoire qu'ils vénèrent. Cependant, un menu souvenir permettra peut-être de percevoir un peu de la gaité aimante qui entourait la mère de famille. J'étais allé, au cours d'un été, voir Georges Weulersse dans son séjour de vacances, une école de filles désaffectée aux Engelas, dans le Valbonnais, au milieu des Alpes. Le bail étant de longue durée, il avait pu procéder à quelques aménagements, et Mlle Darlu, habile jardinière, y cultivait des roses. Quand vint le moment de se quitter, on décida que tous m'accompagneraient à la gare, mais le trajet était trop long pour Mme Weulersse qui, depuis la naissance des jumeaux, devait se ménager. « Nous allons prendre la voiture ! ». Et les garçons d'installer prestement leur mère sur une bicyclette. Les uns poussant, les autres tirant, la maman souriante put être des nôtres. C'était là son équipage habituel pour la promenade et pour aller au village. Georges Weulersse se plaisait à me rappeler cette visite : « Vous souvenez-vous de votre arrivée aux Engelas au clair de lune ? ».

*
* *

Il ne savait pas alors que le temps des épreuves était proche. Jusqu'en 1936 sa vie avait été heureuse et c'est en pleine fête familiale que le malheur s'abattit. Son second fils Jacques allait faire un mariage qui comblait les vœux de tous. Le jour des fiançailles, Mme Weulersse, au bras du père de la fiancée, s'approchait du buffet quand elle s'affaissa soudain inanimée, pour expirer quelques heures après. « Je pense qu'elle est morte de bonheur », m'avait dit Georges Weulersse dans son chagrin. Bien plus tard, je lui montrais la lettre dans laquelle Edouard Driault me confiait comment, après la mort de sa femme, il s'était enfermé dans une solitude farouche pour, durant des heures de repliement mystique assez vertigineuses, converser avec la morte et

lui écrire. Alors, avec un pauvre sourire, Georges Weulersse m'avoua que lui aussi connaissait cet isolement total, cette méditation profonde tendue vers le souvenir de l'épouse disparue, avec laquelle il s'entretenait. « A moins d'en avoir fait l'épreuve, il est impossible d'imaginer la plénitude de pareilles heures ».

Dans les années qui suivirent, des vides nouveaux se produisirent dans le groupe familial. Les grands-parents Darlu, le ménage Périé n'étaient plus là. Une belle-fille s'éteignit, jeune encore, après avoir fait l'admiration de son entourage par sa fermeté et sa lucidité devant le mal qui l'emportait. En 1946 enfin arriva l'affreuse nouvelle de la mort de Jacques. C'était un homme magnifique, ardent, normalien de la Rue d'Ulm comme son père, comme lui agrégé d'histoire et boursier du Tour du Monde (il avait surtout parcouru l'Afrique). Une excellente thèse sur la Syrie du Nord l'avait fait docteur et lui avait valu d'enseigner comme Maître de Conférences à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence. Il promettait d'être au tout premier rang des Géographes français et c'est à lui que l'on songea pour une mission en Afrique Occidentale. Il parcourait les pays de la boucle du Niger quand une maladie insidieuse, mal définie je crois, le débilita si rapidement qu'on dut le ramener d'urgence en avion à Dakar, où il mourut bientôt, le 26 août 1946, sans qu'on ait pu l'embarquer pour la France. Il laissait à Aix une veuve et quatre jeunes enfants.

Durant cette longue période de deuil et de chagrin, Georges Weulersse eut à subir, comme Français, la pire épreuve. Il n'était pas né en vain français d'Ile-de-France et son patriotisme avait, on le sait, de solides fondements intellectuels. L'effondrement de 1940 le laissa d'abord dans la stupeur. Ses cinq fils étaient mobilisés et il en était fier, mais il pouvait tout craindre, et son fils Georges devait rester prisonnier jusqu'à la capitulation allemande. Pourtant sa nature virile réagit avec force. Il se passionna pour l'appel du Général de Gaulle, prêcha l'optimisme quoi qu'il pût advenir. C'est, je crois, pendant ce temps d'occupation étrangère que je l'ai le mieux connu. Il partait avec le jour de Saint-Leu et arrivait fort tôt à la maison. De quoi parler, les nouvelles fami-

liales échangées, sinon des misères de l'heure ? Il avait une façon directe d'aborder les problèmes, — et quels problèmes ! — d'en chercher la solution, qui témoignait d'une liberté d'esprit que les préoccupations de dogme, de doctrine, de parti, ni, cela va sans dire, les préoccupations personnelles, ne venaient jamais limiter. Il apportait parfois quelque document qui éclairait une conversation antérieure. Jamais il ne se plaignit des privations de la guerre. Ces conversations confiantes et libres étaient comme une bouffée d'air frais dans une atmosphère étouffante. En août 1944, à 70 ans, il faisait à pied la route de Saint-Leu à Paris pour suivre de plus près le drame poignant qui se jouait dans la capitale. L'Allemand refoulé, il se gêna pour prélever sur ses maigres ressources de quoi souscrire aux emprunts de la libération. Plus tard, ne concevant le salut de la France que dans celui de l'Europe, il adhéra au mouvement de Strasbourg pour l'Europe unie.

*
* *

Aux malheurs familiaux comme aux malheurs nationaux, Georges Weulersse avait toujours réagi par un redoublement d'activité. Quand, après la mort de sa femme, une mise à la retraite prématurée l'eût privé du dérivatif de l'enseignement, il se rejeta sur l'étude abandonnée des physiocrates. Après la mort de son fils Jacques, il y ajouta la charge de diriger la formation intellectuelle des petits-enfants qui perdaient leur père : « Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis, cinq soirées par semaine, le répétiteur attitré des enfants et l'organisateur de leurs promenades. » Avec eux et leurs jeunes cousins il parcourait Paris et ses musées et se passionnait pour son rôle d'éveilleur d'esprits. Il paraissait avoir retrouvé un équilibre. Le prisonnier était rentré indemne depuis longtemps. Après un temps de dispersion, la carrière de ses fils, déjà brillante pour les aînés, les avait regroupés à Paris ou dans la région parisienne, assez près pour qu'il pût les visiter assidûment. Tous étaient

pères de famille et il pouvait m'annoncer la naissance de son quinzième petit-enfant. A 76 ans, sa mémoire et sa capacité de travail n'avaient pas faibli, son activité bienfaisante et sa robustesse faisaient présager une longue vieillesse.

*
**

C'est à Paris que la mort le surprit. Durant l'hiver, Mlle Darlu et lui quittaient la maison d'été de Saint-Leu et trouvaient refuge chez les enfants. Le 20 février 1950, inquiet pour la santé de sa belle-sœur, il décida de la conduire à la consultation d'après-midi de leur médecin et, pour gagner du temps, vint déjeuner chez son fils Jean, très proche voisin de Mlle Darlu. A la fin du repas, il se sentit fatigué, s'étendit sur un lit, s'inquiéta de « tante Jeanne » qui l'attendait, et s'assoupit. Son fils, par précaution, prévint le docteur, qui vint vers cinq heures : ce fut pour constater que le dormeur ne s'éveillerait plus.

Ainsi s'éteignit une vie exemplaire, jusqu'à la fin sous le signe de la bonté, de la fidélité et du dévouement. Georges Weulersse eut le don rare d'une âme tendre et forte, et sa vertu aimable méritait une fin si douce. Il repose à Saint-Cloud aux côtés de sa femme et de son fils. Il croyait à l'au-delà : peut-être poursuit-il avec eux l'entretien mystérieux commencé en ce monde.

Le seul réconfort que nous puissions apporter aux siens est de leur donner le sentiment qu'il n'a été ni méconnu ni oublié et j'aime à penser que, lorsqu'ils reviendront à l'Ecole quelques-uns de nos camarades voudront monter jusqu'au cimetière de Montretout pour se recueillir sur la tombe de leur vieux maître et lui dire qu'eux aussi savent être fidèles.

G. GOUJON

New-York — Août 1950.



Camille MELINAND

La Mort de Monsieur MÉLINAND

MONSIEUR Mélinand est mort en janvier 1951. Il avait quatre-vingts ans. Il s'est alité quelques jours et s'est éteint sans souffrances auprès des siens. Dans ses derniers mots, adressés à son petit-fils, qu'on avait conduit à son chevet, on entendit celui-ci : « comprendre ». Alertés par un coup de téléphone de Canac, nous avons pu, Raymond Collin, Pierre Menanteau et moi, pénétrer jusqu'à sa petite chambre de philosophe et, sinon le revoir, nous recueillir auprès de son cercueil en évoquant, avec Mme Mélinand, tant de souvenirs où Saint-Cloud est toujours mêlé. Tous trois, nous éprouvions le regret de n'avoir pas rencontré notre maître au long de ces dernières années parisiennes. Il arrivait pourtant qu'il rencontrât l'un de nous, Maurice Fombeure par exemple, qui lui donnait, à sa requête, des nouvelles des uns et des autres et toujours avec des précisions qui montraient bien que nous gardions une place dans son souvenir. Mais une sorte de pudeur ou d'appréhension, ou bien plutôt un vouloir insuffisant, nous empêchait de franchir son seuil.

Vingt ans ont passé depuis 1931, date à laquelle M. Mélinand prit sa retraite et quitta Saint-Cloud. Nous avons fait à notre façon une carrière et à notre tour, nous approchons de son terme. Et cependant

l'hommage que je lui rendais en 1931 a gardé pour moi tout son sens et je n'hésite pas à le replacer, en partie, sous les yeux de nos camarades.

« ... Sa volonté de purger l'enseignement philosophique de tout ce qu'il peut avoir encore de scolastique, de le libérer de tous les faux problèmes, des défilés de doctrines qui se combattent dans une sorte de territoire abstrait, éloigné de toute expérience réelle ; la décision au contraire, de l'enrichir de toutes sortes de remarques vives et ingénieuses, de traits justes et pénétrants prélevés sur l'expérience commune ; enfin le spectacle d'une pensée souverainement éveillée qui ne se repose que dans la perfection de l'idée claire et distincte, tel est le souvenir que nous gardons de l'enseignement de notre excellent maître.

S'y ajoutaient aussi une allégresse presque corporelle, une vitalité et une « forme » intellectuelle qui se communiquaient à l'auditoire, du moins en éprouvions-nous l'illusion en prolongeant nos controverses au réfectoire ! ».

Plus loin, je me posais la question de savoir si, en enlevant trop d'épines aux roses de la philosophie, notre maître ne l'avait pas quelque peu dénaturée. Sans doute, les leçons de M. Mélinand étaient-elles, pour la plupart d'entre nous, les scientifiques en particulier, une sorte de spectacle intellectuel auquel on voulait bien assister, mais sans aucun désir d'y participer à son tour. Dans le même temps, un Lalande à Sèvres, un Alain à Henri-IV pratiquaient une toute autre méthode. L'austérité logicienne de M. Lalande pouvait même l'emporter dans l'esprit des Sévriennes. Alain entraînait dans sa khâgne de futurs agrégatifs à la pensée personnelle. Il lui fallait beaucoup de fumée, de tisons, pour que jaillisse, tout à coup, une flamme claire.

Il n'importe. Si la philosophie ne devait plus être qu'une prouesse d'initiés qui se donnent, à grands frais, à force d'abstractions, d'obscurité et de jargon, l'illusion de la pensée profonde, au diable la philosophie. J'admets qu'elle exige un langage particulier pour exprimer les faits qui lui sont propres. Encore faut-il en définir les termes, encore ne dispense-t-elle pas d'user, pour le reste, d'une bonne langue et d'une syntaxe sûre. Certains

philosophes du temps présent, nous donnent parfois le sentiment d'user, de propos délibéré, des abstractions du langage philosophique comme de pures commodités. Ils s'y réfugient comme certains anxieux dans la maladie, par impuissance à maîtriser leur pensée ou par crainte d'en éprouver l'inconsistance, s'ils l'exprimaient en se référant à l'expérience commune.

C'est ainsi qu'on se détache de la philosophie, d'une certaine philosophie, telle que l'enseignent trop de professeurs. M. Mélinand avait opté, lui, et nous avec lui, pour la pensée de Platon ou d'Aristote, pour celle de Descartes ou de Spinoza, de Comte ou de Bergson. Nul n'a exposé leur doctrine avec plus de rigueur et de clarté. Je ne relis pas ces leçons, ces vues panoramiques à la fois rapides et pénétrantes, sans en apprécier, plus que jamais, la valeur.

Mme Mélinand, à qui nous parlions des petits livres si excitants pour l'esprit que sont la **Psychologie pour les Ecoles Normales** et **l'Homme et ses désirs** nous disait que son mari avait écrit, pour l'**Ecole Universelle**, dont il a dirigé la section de philosophie pendant ces dernières années, une série de leçons sur l'histoire de la philosophie. N'est-il pas possible, maintenant qu'il n'est plus là, d'en envisager la publication ?

Quoi qu'il en soit de ces ouvrages, ils sont loin de donner la mesure, de perpétuer l'action et l'influence de M. Mélinand sur des générations de lycéens et de cloutiers. On s'en souvient, à Lakanal, où il avait compté parmi ses élèves Jacques Rivière, Henri Fournier, Jean Giraudoux, d'autres que j'ignore sans doute.

Je me forme cette idée et Jacques Rivière l'a dit expressément dans sa correspondance avec Alain Fournier et dans la préface de **Miracles**, qu'ils avaient trouvé dans telle leçon sur la réalité du monde extérieur, une des permissions essentielles de leur art ; pour Alain Fournier, ce pur romanesque, ce merveilleux, émané de la réalité la plus familière, pour **Jean Giraudoux** cet univers fantasmagorique, ce jeu de cache-cache d'un esprit prodigieusement éveillé, avec les caprices du monde réel. Telle est l'abnégation de la vie professorale. Elle nous prive d'une œuvre, mais elle nous en procure une autre. C'est le don de créer, par personne interposée.

Nous-mêmes, mes chers camarades, nous devons à notre maître, quelque chose qui s'est incorporé à notre être intellectuel, une vigilance dans le regard, une attention plus insistante posée sur les êtres, un scrupule plus grand à nous regarder vivre. Ce n'est pas une doctrine, ce n'est même pas une influence : dirai-je que c'est beaucoup mieux.

Voici venu le moment de vous quitter, mon cher Maître. En pensant à vous, à ce que nous vous devons, au message que nous voudrions transmettre à notre tour, je songe aussi à nos autres professeurs, vos contemporains, à Paul Desjardins, à C. Bouglé, disparus avant vous, dès le début de cette autre guerre. Toutes les valeurs qu'ils nous ont enseignées avec vous : le respect de la vérité et l'exigence de sa recherche, la nécessité de conduire sa pensée avec ordre et rigueur, la prévention favorable accordée à l'interlocuteur de bonne foi, d'où naît la possibilité d'un dialogue avec ceux qui ne pensent pas comme nous et à qui nous en reconnaissons le droit, tout cela est menacé de disparaître.

La pensée retourne au chaos, à une sorte de préhistoire de l'âge d'homme. On veut nous faire accroire qu'il s'agit de la formation d'un homme et d'un âge nouveaux. O dérision !

Georges BOUQUET

(Promotion 1914)

CLEANTHE

Hymne à Jupiter

Stobée, Eglogue 1-1-12

Traduction Camille MÉLINAND

O le plus glorieux des dieux, adoré sous tant de noms, éternellement tout puissant, chef de la nature, gouvernant tout suivant la loi, Jupiter, salut.

Il est juste que tout mortel t'adresse sa prière. C'est de toi que nous tenons l'être et c'est toi qui nous a doués de la parole, seuls entre tous les êtres qui vivent et rampent sur la terre.

Donc je célébrerai ta puissance éternelle, c'est à toi que ce monde roulant autour de la terre obéit, allant de son plein gré où tu veux l'entraîner.

Dans tes mains invincibles tu tiens la foudre au double éclair, le feu éternellement vivant : car tout dans la nature frissonne à ses coups retentissants. Par lui tu règles l'universelle raison qui circule à travers toutes choses, les petites et les grandes. Par elle, tu es le roi suprême dans tout l'univers.

Rien sur la terre ne s'accomplit sans toi, ô Dieu, ni par le divin ciel d'éther, ni dans la mer ; rien sauf ce que font les méchants dans leur démence.

Tu sais accorder le discordant, ordonner le désordre ; par toi les ennemis s'aiment. Ainsi tu as harmonisé toutes choses, les bonnes et les mauvaises ; ainsi il y a une Raison unique et éternelle de tout.

C'est cette raison dont s'éloignent les méchants, infortunés qui désirant sans cesse des biens nouveaux, ne regardent pas l'universelle loi de Dieu, et ne l'entendent pas.

S'ils lui obéissaient avec leur âme, ils auraient la plus belle vie, mais ils s'élancent, insensés, chacun vers le mal qui le tente :

Les uns poussés par l'ardeur batailleuse de la gloire ; les autres élevés sans règle, pour le gain ; les autres pour la mollesse et les joies du corps.

Ils sont entraînés ainsi de toutes parts, s'évertuant vers le contraire de ce qu'ils cherchent.

Mais, ô Zeus à qui nous devons tout, Dieu que cachent les sombres nuages, maître de la foudre éclatante, délivre les hommes de la fatale ignorance, chasse-la de leur âme ; donne-leur de comprendre la raison suivant laquelle tu gouvernes tout avec justice.

« Alors nous te rendrons en hommages le prix de tes bienfaits, célébrant sans cesse tes œuvres dans nos hymnes, comme il convient à un mortel.

Car, ni pour les humains, ni pour les Dieux, il n'y a de plus grand honneur que de célébrer éternellement suivant la justice, la loi universelle des êtres. »